

Le fabuleux destin d'Amélie Poulain

L'objet et son contour

Le fabuleux destin d'Amélie Poulain, France / Allemagne

2001, 122 minutes

Philippe Théophanidis

Le cinéma québécois des années 90

Numéro 216, novembre–décembre 2001

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/59168ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

La revue Séquences Inc.

ISSN

0037-2412 (imprimé)

1923-5100 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Théophanidis, P. (2001). Compte rendu de [Le fabuleux destin d'Amélie Poulain : l'objet et son contour / *Le fabuleux destin d'Amélie Poulain*, France / Allemagne 2001, 122 minutes]. *Séquences*, (216), 45–45.

LE FABULEUX DESTIN D'AMÉLIE POULAIN

L'objet et son contour

« Tant qu'on n'interroge pas le monde, on célèbre ses contours, on mime ses vertus supposées, on approuve ses espérances. »

Philippe Muray, *On ferme*, 1997

De ses mésaventures cannoises jusqu'à son intronisation populaire en sol français, le dernier film de Jean-Pierre Jeunet s'est métamorphosé en *happening*. Quelques voix se sont portées en contre-point des célébrations, suffisamment pour mobiliser les fêtards et créer une « affaire Amélie Poulain » opposant une élite dite « intellectuelle » à un mouvement dit « populaire ». Le caractère radical qui distingue ces prises de position (d'un côté comme de l'autre) n'est pas sans rappeler une très vieille pratique qui consiste à investir (fétichiser, sublimer) une problématique d'ordre général dans un objet en s'imaginant que la défense ou la destruction de cet objet aura un impact sur le réel.

Au centre de cette agitation on retrouve *Le Fabuleux Destin d'Amélie Poulain*, un conte contemporain où il est question d'enfance, de plaisir, de bonheur et d'amour. Les événements s'y enchaînent systématiquement de manière causale, à l'image de la séquence de dominos, au tout début du film. Dans l'univers d'Amélie tout a un sens, ce qui est très rassurant. Les personnages sont simples, se définissent en quelques phrases et sont par là même inoffensifs. Les événements, qui dès lors ont le champ libre, filent à toute vitesse (on a pourtant parlé de « caméra contemplative ») et se télescopent les uns à la suite des autres. Aucune pause n'est accordée de sorte que le film nous passe sous les yeux comme un train fou tirant des wagons bariolés.

D'autant plus que le scénario est un amalgame d'anecdotes réductibles à quelques icônes : un nain, un photomaton, un comptoir de légumes, une toile, etc. Les uns en appellent du style même de Jeunet, les autres évoquent une imagerie publicitaire : les deux propositions ne sont pas incompatibles. Le moteur qui tire ces saynètes est tout aussi simple : Amélie Poulain, suite à une anecdote inscrite sous l'icône « Lady Di », a l'idée généreuse de faire le bien autour d'elle et, parallèlement, essaie de se laisser tomber amoureuse. Certains feront peut-être le lien avec le très humanitaire *Pay It Forward*, de Mimi Leder (2000), où un jeune garçon, inspiré par son professeur, décide de rendre service à son entourage. Notons au passage que c'est dans ces utopies, qui cherchent apparemment à transformer le réel mais qui servent essentiellement à l'ignorer, qu'il faut chercher les malaises d'une époque. Le divertissement (l'industrie du) n'est pas mauvais en soi, mais le devient lorsqu'il démontre une volonté de se substituer au réel.

Lorsque l'on dit « divertissement », il faut entendre d'abord « diversion » : qu'est-ce qu'on ne voit pas lorsqu'on regarde la petite « fée de Montmartre » courir après son amoureux et nous expliquer qu'elle préfère jouer que de confronter la réalité ? Le monde peut-être, celui qui entoure l'écran, moins joli, différent. Vu l'état actuel des choses, on peut très bien comprendre le



Une imagerie publicitaire

ravissement, l'enthousiasme du public : « Les temps sont durs pour les rêves », nous explique le narrateur. Quand on y pense, c'est peut-être la raison pour laquelle la publicité est devenue ce qu'elle est (les rasoirs *Vénus* transforment les femmes en déesses); la raison également pour laquelle les livres de Coelho se vendent si bien, et ce pourquoi sont organisées des « Journées du Tango contre le Racisme ».

Le Fabuleux Destin d'Amélie Poulain, ce petit film « rien de moins que magique », « jamais en panne de surprises », n'en demeurera pas moins un succès de nombre. Laissons lui donc son « temps d'antenne » et regardons-le tranquillement passer. Dehors, je veux dire hors des salles, les choses continuent. C'est d'ailleurs ce que nous rappelle la fin du film, épatante. On a parlé des regards à la caméra d'Audrey Tautou, regards qui créent, semble-t-il, une complicité avec le spectateur. Mais ce même spectateur, ainsi charmé, a-t-il bien entendu l'épilogue : pendant qu'un homme découvre que son cerveau peut faire plusieurs connexions, « à la Foire du Trône, la machine à malaxer la guimauve malaxe la guimauve » ?

Philippe Théophanidis

France/Allemagne 2001, 122 minutes — Réal. : Jean-Pierre Jeunet — Scén. : Jean-Pierre Jeunet, Guillaume Laurant — Photo : Bruno Delbonnel — Mont. : Herve Schneid — Mus. : Yann Tiersen — Son. : Jean Umansky — Déc. : Aline Bonetto, Volker Schäfer — Cost. : Madeline Fontaine, Emma Lebaill — Int. : Audrey Tautou (Amélie Poulain), Mathieu Kassovitz (Nino Quincampoix), Rufus (Raphaël Poulain), Lorella Cravotta (Amandine Fouet), Claire Maurier (Suzanne), Isabelle Nanty (Georgette), Dominique Pinon (Joseph), Serge Meriin (Raymond Dufayel), Jamel Debbouze (Lucien), Yolande Moreau (Madeleine Wallace), Urbain Cancelier (Collignon) — Prod. : Claudie Ossard — Dist. : TVA International.